

# LES NORMALIENS PUBLIENT

*François Bouvier*

*Mireille Gérard*

*Stéphane Gompertz*

*Jean Hartweg*

*Lucie Marignac*



---

## DU COSMOS À LA VIE

Recension de l'ouvrage de Jean Audouze et Marie-Claude Maurel, Paris, Éditions de l'Archipel, 2023, 240 pages, avec une préface d'Érik Orsenna.

Dans ce nouvel opus, notre camarade Jean Audouze s'est associé à une biologiste, Marie-Claude Maurel, spécialiste de l'apparition de la vie sur Terre, pour nous entraîner dans un vaste voyage. Une aventure à la fois lointaine, qui débute avec le Big Bang, et proche, pénétrant les mécanismes intimes du vivant. Une histoire des origines, qui nous transporte de l'immensité de l'Univers à l'intimité biochimique de nos cellules, de l'infini à l'espèce humaine.



Les auteurs nous rappellent combien la structure de l'Univers est fondamentalement « simple », puisque « atomique », ou « nucléaire », c'est-à-dire descriptible en termes de particules élémentaires, elles-mêmes soumises à quatre types d'interactions (faibles, fortes, électromagnétiques, gravitationnelles) dont les vecteurs sont à leur tour des « particules », photons pour l'électromagnétisme, gluons pour la gravité, bosons pour les deux autres. Ce rappel de la structure de l'Univers est nécessaire pour en comprendre toute l'histoire, déroulée au fil des pages et qui converge, du point de vue terrien, à la vie sur Terre.

Si tout débute avec ce Big Bang, il y a 13,7 milliards d'années, une datation dont cet ouvrage permet de mieux comprendre les fondements, les événements qui suivent nous sont ici décrits avec précision et de cette façon accessible dont Jean Audouze est familier. La question récurrente de « l'avant Big Bang » et des « métavers » n'est pas éludée. Des notions essentielles comme le « Mur de Planck », qui nous interdit de concevoir les  $10^{-43}$  secondes qui ont suivi cette explosion originelle, mais marque les débuts de la naissance de l'Univers à la physique, sont rendues compréhensibles.

C'est 300 000 ans plus tard, après une phase opaque où les photons ne peuvent s'échapper de la « soupe » initiale, qu'il devient « transparent » et que la « lumière fut ». Commence alors cette fameuse expansion qui n'a dès lors plus cessé. Ce tourbillon de créations, où l'énergie immense disponible autorise interactions et accrétions, donne naissance à des condensations en amas de matière. L'ère stellaire



résultante, immense ballet cosmique, voit la formation des galaxies et des étoiles, dont la nôtre, le Soleil. La chorégraphie est précise. Une précision qui n'exclut pas les rencontres aléatoires. Et voit notamment l'émergence du Système solaire avec ses huit planètes dont notre Terre, planète singulière, idéalement située par rapport à son astre, qui a enfanté une lune, est devenue « bleue », car couverte d'océans, selon un enchaînement d'évènements créateurs que les auteurs nous décrivent avec passion. Peu importe que cette eau ou que des molécules primaires aient été en partie ou en totalité apportées ou créées sur place. Le processus formateur est ici clairement démonté.

Avec l'eau, ce sont les éléments fondamentaux qui vont pouvoir naître et s'organiser dans ce qui sera la vie. Une émergence jaillie du bouillon originel, il y a moins de quatre milliards d'années, mobilisant carbone et hydrogène, éléments simples fondamentaux. Des molécules plus complexes émergeront du bombardement initial et s'organiseront, par des interactions chimiques claires, en des structures primitives de plus en plus complexes, sans doute adsorbées sur des surfaces minérales. Dans une première période, ces ébauches cellulaires tireront leur énergie de réactions produisant du gaz carbonique. Lui succède une deuxième période, décisive, où les organismes primitifs produiront de l'oxygène en mobilisant l'énergie des photons solaires, ébauche de photosynthèse. L'atmosphère actuelle se crée, rendant la vie, sous sa forme nouvelle, aérobie, plus efficace. Tout va alors s'enchaîner, la complexité engendrant de la complexité. Des systèmes vivants vont en créer sans cesse de nouveaux, évoluant vers une grande variété. Libérés de la contrainte aquatique, ils s'installent en milieu terrestre. Ils investissent tous les milieux disponibles. Ils conservent, dans une sorte d'économie de moyens, ce qui fonctionne bien et perfectionnent sans cesse le reste : le gène qui initie la construction d'un œil est semblable pour la mouche, le ver, l'homme, la souris, la grenouille.

Cette évolution n'est cependant pas linéaire et ne va pas sans accidents majeurs, subissant de grandes extinctions de masse. Elle s'en relève à chaque fois, en puisant dans les réservoirs génétiques disponibles. Ainsi la cinquième grande extinction, il y a 66 millions d'années, a vu la disparition des dinosaures (excepté les aviaires), mais ils furent remplacés par les mammifères. Et parmi ceux-ci a surgi peu à peu un animal très particulier (à nos yeux) : l'humain, au sein de la famille, vieille de 15 millions d'années, des *Hominidae*. Spécialisés dans la station bipède il y a 7 millions d'années environ, nos ancêtres ont évolué en des formes diverses, devenant *Homo habilis*, puis *erectus*, et enfin *sapiens* avec sa variante fraternelle néandertalienne. L'ouvrage retrace ces étapes d'une espèce voyageuse, métissée, intimement dépendante de la biodiversité qui l'entoure. Le paradoxe est qu'elle est engagée dans sa destruction, initiant une sixième extinction, massive et rapide, trop rapide sans doute pour que sa conséquence ne soit pas tragique.



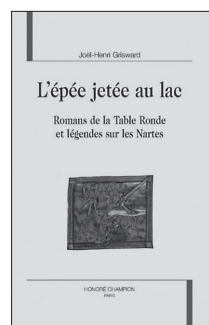
Les auteurs nous quittent cependant sur une note d'espoir : « Notre futur dépendra en grande partie de la capacité de l'humanité dans son ensemble à chercher et à apporter des solutions globales... ». Ainsi concluent-ils ce grand récit. Et annoncent-ils un prochain ouvrage pour éclairer des pistes de solutions. Attendons-le avec sérénité...

François Bouvier (1961 s)

## L'ÉPÉE JETÉE AU LAC. ROMANS DE LA TABLE RONDE ET LÉGENDES SUR LES NARTES

Recension de l'ouvrage de Joël-Henri Grisward, Paris, Honoré Champion, 2022, 194 pages.

Ce livre, qui se lit malgré son érudition comme une enquête policière, prolonge d'autres ouvrages de l'auteur consacrés à la littérature du Moyen Âge, notamment *Archéologie de l'épopée médiévale* (1981). Il est surtout le résultat d'une révélation : fervent élève et lecteur de Dumézil, Joël-Henri Grisward a été frappé par ce passage du maître sur un héros caucasien : « À la fin, il clame son secret : la mort ne le prendra que lorsque sa puissante épée sera jetée dans les eaux de la mer Noire. » Or c'est exactement ainsi que meurt le roi Arthur, celui de la Table Ronde, dans *La Mort le roi Artu* (roman en prose du XIII<sup>e</sup> siècle). C'est ainsi que démarre l'enquête, qui nous mène à d'autres personnages, à d'autres motifs, et surtout à un tissu de *relations* à la fois entre les personnages et entre les cultures.



L'intérêt du livre tient d'abord à ce rapprochement entre notre monde médiéval et ce peuple mystérieux des Nartes, héros fabuleux de ces Scythes dont nous parle Hérodote et « qui, lors des grandes invasions, circulèrent à travers toute l'Europe, et jusqu'en France, sous le nom d'Alains », ancêtres des Ossètes<sup>1</sup>. À la suite de l'auteur, nous oscillons tout au long du livre entre monde arthurien et monde ossète. Mais, méthode comparative oblige, Grisward convoque aussi, à l'occasion, les légendes et la littérature germaniques, scandinave, celtique, notamment lorsqu'il rapproche Arthur le guerrier (la fonction royale ne viendra que plus tard) et le héros irlandais Cuchulainn. Et, nous le verrons, tout converge.

Le livre est centré autour de trois personnages, ou plutôt trois paires de personnages : chacun des personnages de la triade arthurienne présente des caractéristiques

1. L'Ossétie du Nord, territoire russe, et l'Ossétie du Sud, qui appartient à la Géorgie mais a fait sécession avec l'appui de Moscou, portent également le nom d'Alanie.



et joue un rôle dans l'articulation du récit qui se retrouvent peu ou prou chez son homologue dans la mythologie des Nartes ; au triangle Keu-Gauvain-Arthur répond ainsi le triangle Syrdon-Soslan (Sossryko chez les Tcherkesses)-Batradz.

Ingénuement, Joël-Henri Grisward ne commence pas son analyse par la figure centrale, Arthur ou Batradz, mais par le sénéchal Keu, un personnage peu sympathique, querelleur, mauvaise langue (« cruels de parole et pognans ») et piètre chevalier : vantard, il est systématiquement défait au combat. Cette place au commencement de l'étude se justifie par le rôle que Keu joue souvent dans le récit (et que la tradition des médiévistes a largement méconnu) : celui d'un *séparateur* et d'un *initiateur* du repas ou de l'aventure. Il officie souvent comme éclaireur ou comme messager. Mais en commençant par un personnage, sinon secondaire, du moins assez systématiquement négatif, l'auteur conduit son analyse comme une ascension : l'énigme se noue avant de trouver sa solution ; à la fin, le sommet – le héros central – éclairera le paysage et les multiples chemins qui le traversent.

« Keu premier » joue un rôle de « trublion social » qui se retrouve chez son homologue ossète, Syrdon. Ce dernier manifeste, de même que Keu et le dieu scandinave Loki, lui aussi calomniateur, une prodigieuse affinité avec l'eau. Keu est l'exact opposé du « chevalier soleil » Gauvain, avec lequel il forme toutefois un couple indissociable, tout comme Syrdon le fait avec Soslan. La force de Gauvain croît avec la course du soleil et atteint son sommet à midi, heure à laquelle, selon *la Mort le roi Artu*, il a été baptisé ; christianisation d'un thème mythologique lié au cycle du soleil (coucher ou solstice d'hiver). Solaire aussi la générosité sans limites attribuée à Gauvain. Cette générosité bénéficie en particulier « as damoiselles au besoig » (*L'Atre périlleux*) : Gauvain est également un grand séducteur. Là encore, c'est un trait ancien. Soslan, homologue ossète de Gauvain, est lui aussi un héros solaire : il demande que sa tombe soit aménagée de manière qu'il puisse apercevoir le soleil à son lever, à son zénith et à son coucher ; il meurt, blessé à la hanche (seule partie de son corps vulnérable) par une roue dévalant une montagne, symbole du soleil descendant du ciel ; comme Gauvain encore, Soslan est un coureur de jupons ; comme lui, il est étroitement lié à son destrier. Soslan est systématiquement opposé à Syrdon comme Gauvain à Keu : dans chaque cas, les deux personnages sont à la fois antagonistes et inséparables – comme ils le sont du sommet du triangle, Arthur dans le cycle de la Table Ronde et Batradz dans les légendes nartes.

Batradz, fulgurant guerrier, incarnation d'une « mythologie d'orage » (Dumézil), s'identifie à son épée. À sa mort, ses compagnons parviennent, non sans mal, à jeter son épée dans la mer, qui bouillonne et devient couleur de sang. De même, Arthur, mortellement blessé, ordonne qu'on aille jeter Escalibor dans un lac proche : une main sort du lac, brandit plusieurs fois l'épée et disparaît. Entendant le récit, Arthur comprend que sa fin est proche. Dans les deux cas, l'épée joue le rôle de double du



héros, elle est son « âme extérieure ». Arthur a entamé sa carrière en arrachant l'épée du rocher ; il la finit en la faisant jeter dans le lac. Il vit et meurt avec elle. Dans la figure d'Arthur, la royauté est seconde : bien des récits attestent qu'il est d'abord – tout comme Batradz qui n'accède jamais à la royauté – un guerrier plein de fureur, exterminateur de géants et de monstres. Sa parenté avec l'orage subsiste dans les grands textes du cycle arthurien, dans *Le Chevalier au lion* de Chrétien de Troyes (jetant de l'eau sur une pierre, Arthur déclenche une formidable averse) comme dans *La Mort le roi Artu* (une pluie « moult grant et moult merveilleuse » tombe quand le roi mourant s'embarque pour l'île d'Avalon).

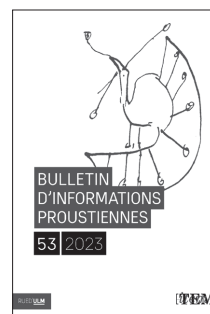
Au-delà des traits communs aux personnages respectifs des deux triades et des ressemblances entre leurs aventures, qui ne sauraient être des coïncidences, Joël-Henri Grisward insiste, de façon convaincante, sur les relations qui les unissent et sur l'importance du nombre trois : trois personnages, souvent trois épreuves à affronter, trois qualités qui doivent être celles du parfait chevalier (le courage, la tempérance et la générosité) comme du souverain et qui reflètent l'idéologie royale des Indo-Européens mise en évidence par Georges Dumézil, elle-même reflet de leur stratification sociale. Même si, avec un immense talent de conteur, Geoffroy de Monmouth a prétendu présenter une *Historia regum Britanniae*, il a emprunté à un vieux fond de légendes et de traditions qui se retrouvent dans plusieurs rameaux du folklore indo-européen. Arthur et ses compagnons sont des archétypes ou du moins leurs héritiers. « Au commencement, nous dit Grisward, étaient le conte et les histoires, non l'Histoire ». L'enquête nous donne envie de lire ou de relire ces textes fabuleux, et peut-être de découvrir de nouvelles connexions. L'auteur conclut son enquête par ces mots : « Nous avons ouvert nous aussi la porte d'un jardin. Sans doute d'autres sentiers se dissimulent-ils à notre regard. »

Stéphane Gompertz (1967 I)

## ÉTUDES PROUSTIENNES

Les Éditions Rue d'Ulm (Presses de l'ENS-PSL), en liaison avec l'ITEM (Institut des textes et manuscrits modernes), ont livré dans le dernier numéro (53) de 2023 du *Bulletin d'informations proustiennes* une superbe moisson de documents sur laquelle nous attirons de nouveau l'attention<sup>1</sup>.

Ce n'est pas sans mérite, tant les découvertes et révélations sur les manuscrits de Proust, leurs brouillons, les lettres perdues



1. Voir la présentation de la publication dans *L'Archicube* n° 35 de décembre 2023, p. 155.



dans diverses sources se sont multipliées depuis la fin de l'édition Kolb de 1993. En 2022 et 2023, à l'occasion du centenaire de la mort de Marcel Proust, qui succédait aux cent cinquante ans de sa naissance (en 1871), une vingtaine de colloques, plusieurs rééditions et publications ont encore enrichi la connaissance du monde proustien. Les six rubriques de ce dernier numéro (*Inédits, Genèse, Proust interdit, Formes de l'écriture, Notes de lecture, Activités proustiennes*), qui rendent compte de la plupart de ces manifestations ou documents, sont le fait de chercheurs chevronnés et, on a envie de dire, méritants.

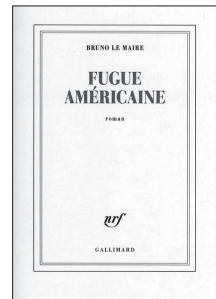
Les sujets les plus brûlants (Œdipe, homosexualité, antisémitisme), souvent « cryptés » au fil des réécritures, sont ici décortiqués avec beaucoup de compétence et de subtilité. Dans l'océan récent des diverses publications, ce n'est pas leur moindre intérêt.

Mireille Gérard (1961 L)

## MUSICIENS

Recension des ouvrages de Bruno Le Maire, *Fugue américaine* (Paris, Gallimard, 2023, 480 pages), et de Pierre Squara, *La Violoniste* (Paris, Nouveau Monde Éditions, 2022, 248 pages).

Notre camarade Bruno Le Maire (1989 l) a publié en 2023 une *Fugue américaine* mêlant, de façon décalée comme il se doit, réflexions musicales, chroniques politiques en URSS et aux États-Unis, histoires de couples, interrogations sur la création artistique. Dans le même temps, Pierre Squara, cardiologue anesthésiste, auteur de plusieurs romans historiques, notamment *Hémiole*, a fait paraître en 2022 l'histoire d'une jeune fille fictive, Melody, *La Violoniste*, musicienne accomplie dès l'âge de 8 ans. Bien que Squara ne soit pas normalien, les deux ouvrages méritent un parallèle.



La grande différence est que Bruno Le Maire consacre son développement à un grand pianiste, Vladimir Horowitz, qui, déprimé, a cessé de jouer pendant douze ans, de 1953 à 1965. C'est la même durée que celle du fameux silence de Racine entre *Phèdre* (1677) et *Esther* (1689). En revanche, même si les exemples de virtuoses féminines comme Julia Fischer, Camille Bertholet ou l'Américaine Lindsey Sterling ne manquent pas, Melody est un personnage purement romanesque. Elle cesse de jouer parce qu'elle fait une rencontre amoureuse, qui





amène son mécène à lui retirer son violon, un Guarnerius. Or le violon était comme le prolongement de son corps ; elle se sent mutilée.

La réflexion des deux romans porte sur le rapport entre musique et virtuosité. Dans sa colère contre Horowitz, qu'il vient d'écouter à Cuba le 9 décembre 1949 jouer un concerto de Samuel Barber, Franz, le frère du narrateur de *Fugue américaine*, déjà pianiste professionnel, s'insurge : « Wladimir Horowitz n'est pas un musicien, dit-il sur un ton définitif, Wladimir Horowitz est un virtuose. » (p. 85) Et il qualifie d'« usurpateur » celui en qui la voix publique reconnaît « le titan des steppes, le Méphistophélès du clavier » (p. 100). Signe d'égarement ? Ce n'est pas si sûr. Un peu plus tard, Horowitz montre à Oskar Wertheimer, le frère de Franz, futur psychiatre, un article du *New York Times*, qui conclut : « On peut être un grand pianiste et un piètre musicien » (p. 111). Horowitz se défend en affirmant son audace : « *I dare ! I'm never scared.* » Et il précise, mêlant le français et l'anglais : « Les autres pianistes jouent la partition ; but me, *I play beyond the partition.* » Ce qui compte, ce n'est pas la partition, mais l'intention du compositeur.

La petite Melody, formée par sa mère et un professeur russe à partir de 8 ans, n'a pas l'audace du pianiste ukrainien de 46 ans. Elle ne critique pas l'auteur, mais marie son nouveau violon, un *Guarnerius*, à l'inspiration du 24<sup>e</sup> caprice de Paganini. Cette prise de contact est comme un coup de foudre amoureux. La même extase se reproduit lorsqu'à 16 ans elle joue à Moscou le *Concerto* de Tchaïkovski : « Pour la première fois, j'oubliai la partition, les notes, les ornements, et je m'évaporai dans l'éther. » Bien plus tard, lorsqu'elle écoute puis joue les concertos de Paganini, elle sait reconnaître les atmosphères : « Je décelais un peu de l'âme russe dans son *andantino* » (p. 219), une magnifique apparence, mais un déchirement pudiquement contenu. Melody rappelle que Paganini touche l'âme en « s'adressant au corps entier, à la peau, au cœur, aux tripes, aux yeux, au souffle, à l'instinct ».

Autre élément commun aux deux œuvres : la dépression y est très présente, comme l'envers indispensable du génie. Mais il y a des dépressions créatrices, comme celle d'Horowitz, et des dépressions destructrices, comme celle qui mène Franz, le frère malheureux d'Oskar, au suicide. Une sorte de malédiction s'abat sur la famille Wertheimer : Oskar obtient de son frère Frantz qu'il suive une leçon du grand Horowitz, et cette leçon, illustrée par deux sonates de Beethoven, le décourage de continuer à jouer du piano. Les mêmes failles existent chez Horowitz, mais il les surmonte en variant sa musique : après les romantiques allemands, il choisit, pendant son silence de douze ans, de jouer des latins plus lumineux : Clementi, Scarlatti. « Le chant vaut mieux que la technique » dit-il alors. Le pianiste n'en reste pas moins un insoumis : il pose ses mains à plat sur le clavier, et son tabouret est toujours au-dessous de sa position idéale. Désolé de ne pouvoir jouer du piano, Franz se fait agent immobilier et se laisse ruiner par une femme amatrice de fourrures et de réceptions.



Plus sage en apparence, parce que disciplinée dès l'enfance, Melody n'en garde pas moins une révolte intérieure. Lorsque, lauréate du prix Tchaïkowsky, elle rencontre Damon, jeune chef d'orchestre, elle tombe dans ses bras, parle de son futur mariage à son mécène Calhoun qui lui avait fourni le *Guarnerius*, et se fait reprendre le violon magique. Avec lui, elle perd toute personnalité : « Je n'avais plus d'archet, je n'avais plus de violon, je n'avais plus de mains, je n'avais plus de voix. » (p. 126) Mais alors que Franz avait baissé les bras, Melody trouve un recours ultime dans la haine. Elle va combiner un plan machiavélique pour empoisonner Calhoun avec un corail venu de loin, d'Honolulu. Le récit tourne ainsi brièvement au roman policier. Toutefois, l'on finit par apprendre que le retrait du violon est plus dû à l'envie du grand Isaac Stern qu'à la mauvaise humeur de Calhoun.

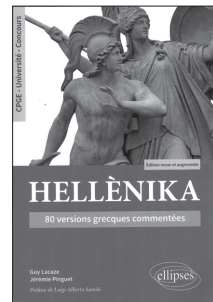
Les conclusions de ces aventures s'opposent : Oskar n'a utilisé son savoir de grand psychiatre que pour aider Horowitz, et il s'aperçoit trop tard qu'il a laissé périr son frère Franz. La lettre du 20 novembre 1963 de Franz à Oskar est un impitoyable réquisitoire : « Le médecin que tu es sait très bien qu'il aurait pu porter secours à son frère Franz, mais il ne l'a pas fait. » (p. 454) Oskar n'a eu que des relations amoureuses, sans enfants, avec la « politique » Julia. Mais il ne s'est pas engagé en politique. À l'inverse, après un moment d'égarement consacré à la haine, Melody se reprend : elle comprend qu'il n'est pas indigne de jouer de la country avec des voisins sympathiques, et elle réhabilite Paganini, considéré par le public cultivé comme un acrobate, voire un démon, en tout cas un musicien de seconde zone. Le roman se termine par une fête populaire mêlant rythmes de musique country et Paganini devant un public enthousiaste. Quant à la leçon de *Fugue américaine*, on pourrait la résumer dans la formule suivante : « Wladimir Horowitz comme Sviatoslav Richter, à l'évidence, n'avaient aucune conviction à étouffer, car la réalité politique était accessoire, la seule vérité était dans la musique. » (p. 319)

Jean Hartweg (1966 l)

## HELLÈNIKA. 80 VERSIONS GRECQUES COMMENTÉES

Recension de l'ouvrage de Guy Lacaze et Jérémie Pinguet, Paris, Ellipses, 2023, 528 pages.

L' édition revue et augmentée du recueil de versions grecques publié en 1999 par Guy Lacaze, sous le titre *Manuel de version grecque à l'usage des concours*, s'inscrit dans une ancienne tradition et la renouvelle. L'entrée en matière est en effet la reproduction de la préface des *Commentaires de la langue grecque* rédigés dans l'édition de 1548, procurée par





l'imprimeur Robert Estienne. Ce texte en grec est adressé à François I<sup>er</sup>, dont on sait qu'il a créé en 1530 le Collège des lecteurs royaux, origine de notre Collège de France. Jérémie Pinguet rend un vibrant hommage à son prédécesseur et à « l'élégante exactitude » de ses traductions. Tous les textes sont traduits et vingt-cinq sont suivis d'un commentaire développé. Jérémie Pinguet s'est contenté de proposer des notes abondantes aux cinquante-cinq versions non commentées. Il a ajouté aux soixante-dix-neuf textes de Guy Lacaze un quatre-vingtième, tiré des *Pensées* de Marc-Aurèle, associant l'amour du grec et celui de l'humanité.

L'ouvrage est divisé en cinq sections : *Orateurs, Historiens, Théâtre, La pensée dans les États généraux, La chanson du mal-aimé* avec, pour finir, une « section spéciale » intitulée *Un cursus universitaire*. À l'intérieur de chaque section, les textes sont groupés par ordre de difficulté croissante : licence-CPGE, Capes, agrégation, et même quelques « top niveau ». Le classement n'est pas facile, de l'aveu même des auteurs. Xénophon, auteur réputé facile, est classé « top niveau » pour un extrait de *l'Économique*. Thucydide, réputé difficile, a été proposé au concours de l'ENS de Lyon, au Capes et à l'agrégation. La rubrique *Méthodologie et conseils*, rédigée par Guy Lacaze, insiste sur la traduction des particules, deux fois plus nombreuses en grec qu'en français, sur la nécessité de connaître les conjugaisons, sur l'indispensable correction de la traduction.

L'essentiel reste la réflexion sur les textes. Guy Lacaze rappelle qu'il faut connaître la civilisation grecque, notamment des pratiques particulières comme le rôle des sycophantes, dénoncés par Démosthène dans son discours *Contre Théocrinès* : ils ne rendent pas service à la cité, mais s'enrichissent en se faisant payer par ceux-là mêmes qu'ils accusent. L'helléniste confirmé s'en amuse : « Que pourront-ils faire avec ce grisbi ? Belles bagnoles, petites pépées, grande bouffe, les Caraïbes, la finale du Mondial de foot ? » Il n'en reconnaît pas moins que la difficulté du texte risque d'empêcher les candidats de rire. Plus sérieusement, le raisonnement des Athéniens en présence des Spartiates bloqués à Pylos est difficile à comprendre. Après l'évocation d'une évasion possible des prisonniers spartiates jusque-là bloqués sur leur île, la capitulation et l'arrestation des Spartiates sont évoquées dans une sorte de proposition indépendante. Cet exemple montre le lien communautaire qui, un séjour commun à l'École aidant, assure la coopération entre hellénistes distingués : « J'ai soumis la difficulté à mon camarade Patrice Cauderlier, distingué philologue à Dijon et à Ulm ; il m'a fait parvenir une réponse exhaustive, qui est un modèle de pénétration et de rigueur. » (p. 140)

Cette convivialité fondée sur le savoir, on la retrouve dans la présentation de Théétète à Socrate par Théodore de Cyrène : Théétète n'est pas emporté comme tant de ses camarades. « Il se dirige vers l'étude et la recherche d'une allure si égale, si exempte de heurts, si efficace, jointe à tant de douceur, comme l'écoulement de



l'huile qui se fait sans bruit ». Peu s'en faut que Guy Lacaze ne voie en lui le candidat idéal à l'agrégation de lettres ou de philosophie. Cette admiration antique rejoint la reconnaissance à l'égard d'un jury éclairé, composé de Christine Mauduit, directrice du département des Sciences de l'Antiquité, et Charles de Lamberterie, tous deux solidaires de l'entreprise du recueil de versions. On voit que le souci technique n'efface pas la préoccupation culturelle.

C'est du reste ce que l'on peut retenir du plan d'ensemble de l'ouvrage. Pour élargir les perspectives, Jérémie Pinguet donne les sujets proposés à l'École des Chartes, aux deux ENS de Paris et de Lyon, au Capes externe de lettres classiques, aux agrégations de lettres classiques interne et externe, aux oraux, y compris pour l'agrégation de philosophie. La bibliographie cite les grands classiques comme les *Orateurs attiques* de Bodin, les *Mots grecs* de Martin, la grammaire grecque de Ragon, la syntaxe grecque de Bizos, le cours de grec ancien à l'usage des grands commençants d'Anne Lebeau et Jean Métayer. D'autres ouvrages consacrés à la version grecque sont mentionnés, notamment celui de Bizos et Flacelière, l'un inspecteur général, l'autre futur directeur de l'École, celui d'Emmanuèle Blanc, *Versions grecques expliquées et commentées*, chez Ellipse. La langue homérique est étudiée dans l'excellent ouvrage de Jean Bérard, Henri Goube et René Langumier, *Homère, Odyssée*, réédité en 1969.

C'est dire qu'*Hellènika* n'est pas seulement un manuel. C'est une somme, dont on peut aussi se servir pour trouver des références sur Internet : il est désormais possible d'y lire *Le Petit Prince* en grec antique.

J. H.

## MARC-AURÈLE : ÉCRITS POUR SOI-MÊME ET LETTRES À FRONTON

Recension de la traduction de Robert Muller et Angelo Giavatto, Paris, Vrin, 334 pages.

Professeur honoraire à l'Université de Nantes, Robert Muller vient de publier avec son collègue Angelo Giavatto une nouvelle édition des *Pensées* de l'empereur Marc-Aurèle, plus justement intitulée *Écrits pour soi-même*. L'empereur note en effet ses pensées à mesure qu'elles lui viennent, sans souci de publication. Le texte est rédigé dans la langue culturelle de l'aristocratie à l'époque, le grec, Marc-Aurèle a commencé à l'apprendre avec sa mère Lucilla, fondatrice d'un centre de culture hellénique près de chez elle. Les *Lettres à Fronton* (seule édition disponible actuellement) sont rédigées en latin : Fronton savait le grec, mais, Africain d'origine, il pratiquait l'éloquence latine et conseillait à son élève la lecture de Cicéron.





Le travail de Robert Muller et Angelo Giavatto s'appuie sur l'édition Teubner procurée par Joachim Dalfen en 1987. Les auteurs ont aussi consulté la nouvelle édition des Belles Lettres (Budé) donnée en 1998 par Pierre Hadot et Concetta Luna. Ils ont choisi la rigueur philosophique en donnant toujours la même traduction pour les termes techniques de la philosophie et s'en expliquent à la fin de leur introduction. Quant aux *Lettres à Fronton*, le texte en a été recouvert en partie par les Actes d'un concile tenu en Chalcédoine en 451. C'est donc un travail de palimpseste qui complique la restitution du texte.

Les *Pensées* et les *Lettres à Fronton* ne sont pas de la même époque. C'est un Marc-Aurèle jeune qui écrit à son vieux maître Fronton, né en 95 alors que Marc-Aurèle est de 121. Fronton meurt en 167, six ans après l'accession de Marc-Aurèle à l'empire. Leur affection est forte, mais le rhéteur Fronton n'apprécie guère la conversion de son élève à la philosophie stoïcienne. Il en résulte que la correspondance parle plus de questions de famille et de santé que de stoïcisme. En revanche, les *Pensées* sont une œuvre tardive, datée par moments par les circonstances historiques : la première lettre mentionne les Quades, que Marc-Aurèle a combattus en Moldavie ; la troisième est écrite à Carnuntum, quartier général de Marc-Aurèle en Pannonie, entre Vienne et Bratislava, de 171 à 173.

Avec Auguste, Marc-Aurèle est sans doute le plus connu des empereurs romains, pour deux raisons : ses *Pensées* ont été un livre de chevet pour nombre d'humanistes, à partir de leur publication à Cambridge par Thomas Gataker en 1652. Marc-Aurèle passe pour un souverain philosophe, selon l'idéal platonicien. Il a eu le tort d'installer sur le trône son fils Commode, au lieu d'adopter un Romain de valeur, comme il avait lui-même été adopté par Antonin. On le considère donc, à cette erreur près, comme un modèle.

La pratique de la digression n'empêche pas le philosophe de mettre l'accent sur des thèmes stoïciens : l'homme est issu du souffle qui anime l'Univers. Ce souffle se manifeste à quatre niveaux : le premier (*hexis*) est ce qui assure la cohésion des minéraux ; le deuxième (*physis*) permet la croissance des végétaux ; le troisième (*psychè*) donne vie et mouvement aux animaux ; le quatrième (*psychè logikè*) permet aux hommes de communiquer par le langage. L'homme intègre ces quatre fonctions et se rapproche des dieux par l'exercice du quatrième niveau. Le monde est ainsi « cité commune des dieux et des hommes » car les uns comme les autres conçoivent le règne des fins, au lieu de se contenter des moyens.

Marc-Aurèle nous sait limités et la mort est souvent évoquée dans son texte. Tout petits dans le temps et l'espace, nous pouvons participer à l'harmonie universelle, écarter les impressions fausses, faire preuve de bienveillance, même à l'égard de ceux qui nous veulent du mal. On peut à ce propos citer l'attitude généreuse de Marc-Aurèle à l'égard du général rebelle Avidius Cassius, qui s'était proclamé empe-



reur en Orient, avant d'être tué par ses officiers. À la conception épicurienne d'un monde régi par les chocs aléatoires des atomes, le philosophe stoïcien préfère l'idée de fonctions hiérarchisées, dont le règne animal donne l'image.

L'essentiel est donc de préserver « le principe directeur » sans se soucier des préjugés que d'autres veulent lui infliger. Il faut savoir « se circonscrire » et rester insensible aux émotions du corps : « Quand tu fais ce qu'il te convient de faire, qu'il te soit indifférent d'avoir froid ou chaud, de somnoler ou d'avoir ton compte de sommeil, d'entendre dire du mal ou du bien de toi. » « Ton compte de sommeil » : la tradition veut que Marc-Aurèle ait dormi de moins en moins longtemps, absorbé qu'il était par la gestion de l'Empire. Les *Lettres à Fronton* commencent par évoquer la nécessité de veiller : citations d'Homère à l'appui, Marc-Aurèle assure que c'est bien « le sommeil qui a longtemps laissé Ulysse dans l'impossibilité de retrouver sa patrie ». C'est notamment le cas lorsque, pendant qu'il dort, ses compagnons ouvrent l'ouïe des vents ou tuent et mangent les bœufs du Soleil.

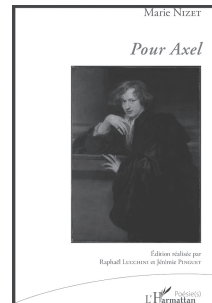
On voit ainsi se dessiner deux figures contradictoires : un homme d'État vainqueur des rebelles germains ou des traîtres comme Avidius Cassius, solidement installé sur un cheval vigoureux, et un philosophe malade, fragile, qui estime devoir se priver des plaisirs de la vie pour accomplir pleinement son rôle. Dans le douzième et dernier livre d'*Écrits pour soi-même*, Marc-Aurèle rappelle que philosopher, c'est apprendre à mourir : « O homme ! Tu as été citoyen de cette grande cité : que t'importe que cela ait duré cinq ou cent ans ? Ce qui est conforme aux lois est en effet égal pour tous. »

J. H.

## POUR AXEL

Recension de l'ouvrage de Marie Nizet, édition réalisée par Raphaël Lucchini et Jérémie Pinguet, Paris, L'Harmattan, 2023, 240 pages.

L'ouvrage publié par Jérémie Pinguet et Raphaël Lucchini vise à réparer une injustice : après des débuts brillants, marqués par la fascination de la Roumanie, à laquelle elle consacre deux poèmes dès l'âge de 18 ans, Marie semble s'enfermer dans un mariage obscur avec un employé de mairie, Antoine Mercier, dont elle a en 1881 un fils, d'abord élevé par le père, et qui deviendra photographe d'art. Les auteurs regrettent qu'on n'ait trouvé aucun portrait photographique de sa mère. En 1891, Antoine Mercier meurt et l'enfant, âgé de 10 ans, retourne vivre avec sa mère, qui habitait chez ses parents.





Marie Nizet-Mercier n'a pas renoncé à la littérature : après le *Capitaine Vampire*, publié en 1879 et proche du *Dracula* de Bram Stoker, elle publie anonymement à Bruxelles *Le Scopit. Histoire d'un eunuque européen. Mœurs russo-bulgares*. À cette inspiration orientale succèdent sept nouvelles inspirées par la vie en Flandre et en Wallonie, publiées entre 1883 et 1886 dans la *Revue de Belgique*. Ensuite, Marie Nizet ne publie plus rien entre 1887 et 1920.

Mais l'évènement décisif est la rencontre, à une date qui reste imprécise mais que l'on peut situer en 1908, avec un capitaine malais dont le père était hollandais et la mère anglaise : Cecil-Axel Veneglia. Cet officier de marine ressemble au peintre flamand Anton Van Dick. Toute une mythologie repose sur cette ressemblance. Le premier poème de *Pour Axel* s'intitule *Sosie* et se termine par ces vers : « Si je vous confonds un moment/ En une illusion suprême, / Je ne sais plus exactement/ Si c'est vous – ou Van Dick – que j'aime. »

Le poème XXII, *Une histoire*, mentionne le séjour du jeune Van Dick, auparavant élève de Rubens à Anvers, dans la cité flamande de Saventhem, aujourd'hui Zaventhem, où il est aimé d'Isabelle, fille du « mayer » (premier magistrat municipal). Le jeune peintre l'oublie mais Isabelle ne se marie pas et garde le souvenir de Van Dick jusqu'à sa mort à 98 ans. Elle prie pour lui devant sa toile *La Charité de Saint-Martin* en l'église Saint-Martin de Zaventhem. C'est l'occasion d'une fusion entre l'histoire du XVI<sup>e</sup> siècle et l'aventure du XIX<sup>e</sup> siècle. Le poème se termine en effet par un dialogue entre Marie et Axel : « Et j'aime imaginer qu'à l'approche du soir/ Le spectre de Van Dick, drapé du manteau noir,/ Pour elle revenait sous les voûtes désertes.../ Ne le croyez-vous pas aussi, mon amour ? — Certes ! »

Une cassure apparaît à la fois dans le texte et dans la vie de Marie : en 1914, Axel ne revient pas en Europe. Dans le texte, ce sont des points de suspension, analogues à ceux que Victor Hugo avait placés à la date du 4 septembre 1843, mort de Léopoldine noyée dans la Seine comme le rappelle le livre *Pauca meae* des *Contemplations*. Marie use du même procédé à la fin du poème *L'Insulinde*, nom autrefois donné à la Malaisie, terre où naquit Axel : « Et comme un instinct me l'avait prédit,/ Pavillon en deuil, d'une île lointaine/ Il est revenu, le bateau maudit/ Il est revenu... sans le Capitaine ! »

Placé sous le signe des quatre saisons, du printemps à l'hiver, le premier mouvement du texte se superpose à l'image du beau capitaine : le jardin plein de roses, « c'est le jardin d'Axel » et l'hémistiche ouvre et ferme le poème. Chaque saison résume Axel : « j'ai vu rire/ Dans vos yeux clairs, le rire immense de l'été ». Axel couvre à ce point le monde que toute jalousie devient impossible. Melati a été sa maîtresse, mais peu importe, car tout revient, en une boucle lyrique, à Marie : « Mais tu restes mon ombre, et tu n'es que le verre/ Où, s'il a soif, il boit l'amour en mon honneur ».





Le second mouvement du texte, à partir de *Lettre sans adresse*, est donc un tombeau. L'amoureuse Missie rêve un printemps éternel avec Axel : « Je vous adore à deux genoux/ Et mon âme est une chapelle ». Mais le réveil est brutal : « Je vous attends, mon cher amour.../ Las ! Il est mort, et moi je rêve ». Ce n'est pourtant pas la fin de ce pèlerinage : l'*Oubli*, titre d'un poème, est le rappel d'un « doux amour – inoubliable ». Songe et réalité, vie et mort se mêlent, comme dans les beaux vers de Victor Hugo : « Et nous sommes encor tout mêlés l'un à l'autre/ Elle est à demi vivante et moi mort à demi ». *La Mémoire* débute par ces vers : « Nous sommes plus mêlés l'un à l'autre aujourd'hui/ Que le mercure et l'or réduits en amalgame ». Le dernier vers d'*Insomnie*, daté du 9 janvier 1922, promet une résurrection – autre titre de poème : « Je vais dormir... Le jour se lève ».

La présentation de ce recueil mérite une remarque : l'appareil critique est de niveau universitaire, notamment sur l'établissement du texte. Un appendice érudit confronte les cinq textes imprimés en 1923 et les deux manuscrits autographes. En même temps, les notes expliquent des mots simples comme « roturier » ou « liseron ». La réponse est sans doute dans le désir de faire connaître cette écriture minoritaire (on est en Belgique) et féminine au plus grand nombre. Le travail de Raphaël Lucchini et Jérémie Pinguet fait revivre le texte.

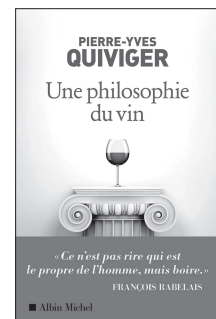
J. H.

## UNE PHILOSOPHIE DU VIN

Recension de l'ouvrage de Pierre-Yves Quiviger, Paris, Albin Michel, 284 pages.

UNE philosophie et non « LA philosophie » : professeur de philosophie émérite à l'Université de Paris 1, Pierre-Yves Quiviger tient à laisser à son étude l'allure du roman, ou même du menu. Entre les chapitres 4 et 5 se développe un texte intitulé « Trou normand » et qui évoque l'expérience de la vodka russe à Moscou. Le livre n'atteindra pas le chapitre 8 : « le vin des philosophes » occupe donc le chapitre sept et demi, suivi tout de même par « une dernière petite goutte ». Le jeu continue dans la bibliographie, qui débute par une « littérature primaire » composée par les adresses de domaines viticoles. Les uns sont prestigieux, comme *Petrus* à Pomerol ou le *Château d'Yquem* à Sauternes, ou encore *Montrachet* à Meursault, d'autres jouent un rôle de repoussoir, comme *La Payse*, située à Chantouvent, rue du Port-au-Vin, BP 7, à Bonnières-sur-Seine.

C'est que l'auteur veut non pas dresser un dictionnaire des grands crus, mais faire part d'une expérience directe du vin. Philosophe, il s'attache forcément à la







perception du réel : faut-il goûter « à l'aveugle », sans savoir ce que l'on goûte, ou être instruit de la nature du vin que l'on goûte ? La dégustation à l'aveugle a le mérite de la fraîcheur et de la pureté ; mais elle perd « en profondeur et en finesse ». Mieux vaut donc savoir ce que l'on goûte. Cette dégustation « informée » développe une culture fondée sur la curiosité : on peut ainsi comparer des pinots gris alsaciens venant de terroirs argilo-limoneux, sableux-calcaire, volcano-sédimentaires. Dans ce cas, plutôt que de plaisir fugitif, il faut parler de joie, car la comparaison enrichit la perception.

Il est temps de définir les diverses « nuances de vin » que l'auteur évalue à cinquante ! Les variables sont en effet très nombreuses : le terroir d'abord, c'est-à-dire qualité de la terre, ensoleillement, pluviométrie, pente du coteau ; le millésime ; le procédé de vinification : on peut ainsi produire du vin blanc avec du pinot noir, si l'on ne presse pas trop le moût. L'élevage compte aussi : muids de 600 litres, cuves en béton, fûts de chêne, anciens ou nouveaux. Comment alors définir le vin ? Juriste autant que philosophe, Pierre-Yves Quiviger retient la définition du 17 mai 1999 du Conseil de l'Union européenne : « Produit obtenu exclusivement par la fermentation alcoolique, totale ou partielle, de raisins frais, foulés ou non, ou de moûts de raisin ».

La définition semble aller de soi. Mais à côté du vin produit par la *vitis vinifera*, il existe d'autres variétés comme la *vitis labrusca*, qui produisait entre autres le clinton, interdit en France en 1935. La teneur en alcool du vin varie beaucoup, de 2 % pour les *essencia* hongroises du Tokaj à près de 20 % pour le Porto ou le Beauges de Venise. L'auteur attache beaucoup d'importance à la couleur : blanc, rouge, rosé, avec des nuances qui apparaissent dans les caractérisations « lie de vin » ou « bordeaux ». Le vin blanc n'est pas blanc comme le lait : il joue sur des nuances de jaune. Le vin peut donc se définir par le terroir, la fermentation, la couleur, la présence (modérée) d'alcool.

Qu'est-ce qu'un bon vin ? Pour répondre à cette question centrale, l'analyse associe d'abord le vin qui accompagne un repas : le caviste recommande un vin de Savoie pour déguster une raclette. L'origine (Thonon-les-Bains), le nom (cru Ripaille) et le cépage (chasselas) font rêver. Bouteille et plat sont savoyards tous deux. L'acidité du vin « mangera » le gras du fromage. L'ensemble est donc harmonieux. Tout en reconnaissant l'expérience des connaisseurs, Pierre-Yves Quiviger se réclame de Kent Bach, qui privilégie le plaisir : « Avec le vin, le plaisir de sentir et de goûter vient en premier. »

Boire du vin est d'abord une pratique sociale. Mais on peut distinguer quelques catégories de buveurs solitaires : les professionnels du vin, les alcooliques et les « routiniers » qui ont toujours bu le même vin et les mêmes quantités. Dans *L'Expérience sociale du vin*, Pierre-Yves Quiviger énumère des connaisseurs qui savent goûter, mais aussi écrire. Il faut des qualités d'écriture pour célébrer un vin exceptionnel. À la



faveur de la griserie qu'il engendre, le vin « fait parler ». Il fait aussi écrire. Le chapitre consacré au *Vin des philosophes* évoque *La Nouvelle Héloïse*, où Julie dissuade Saint-Preux d'arrêter tout à fait de boire du vin, et les *Propos des Bien-Ivres* au chapitre 5 du Gargantua posent une équivalence entre ivresse et éternité : « Je bois éternellement, c'est une éternité de beuverie, et une beuverie d'éternité ».

Cette leçon, l'auteur l'a bien assimilée, comme le montre l'arc-en-ciel des couleurs du vin : « orange lumineux d'un vin de macération géorgien, jaune soutenu d'un vin jaune de l'Étoile, or profond d'un bonnezeaux, œil-de-perdrix, tirant vers le rose et le gris, d'un franciacorta blanc de noirs, jaune citron d'un meursault blanc pas trop ancien, vieil or d'un vin moscato passito di sardegna, brun presque noir d'un très vieux rivesaltes ambré ou d'un riesling *auslese* mosellan de soixante ans, limpidité aux reflets verdâtres d'un vinho verde ». La fin du livre se place sous la double invocation de Clément Rosset et de Jean-Charles Fitoussi, l'un écrivain, l'autre cinéaste. Le vin est bien ce qui crée du lien entre les hommes.

J. H.

---

## LES ÉDITIONS RUE D'ULM

*Lucie Marignac (1983 L)*



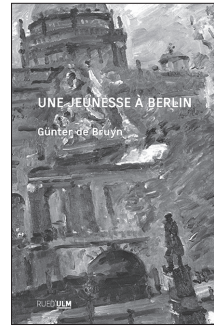
### **Vous coûte trop cher !**

Depuis vingt-cinq ans, les éditions Rue d'Ulm, comme beaucoup d'autres presses d'établissements d'enseignement et de recherche, s'autofinancent au moyen de leurs recettes directes (ventes d'ouvrages après déduction des marges diffuseurs-distributeurs et libraires, cessions de droits et droits de copie, aides à la publication...) tout en étant soutenues par l'École (salaires pris en charge de ± 4 personnels et mise à disposition de locaux), ce qui leur permet d'assumer leurs dépenses (autorisations de reproduction, maquettes, mise en page et numérisation extérieures, impression et fabrication, droits d'auteur et de traducteur, assurance, publicité, courrier et téléphone, équipement, documentation et fournitures...). C'est ce qu'on appelle dans la profession le « petit équilibre », qui, si petit qu'il soit, est parfois assez acrobatique. Coûtons-nous trop cher, rapporté au travail effectué et aux livres publiés ? La question se pose à chaque nouvelle direction – surtout quand elle est directement concernée par le livre, sinon parfaitement informée. Les archicubes et les amis de l'École comptant parmi nos lecteurs fidèles, ce serait aussi à eux d'en juger !

L'année 2024 s'est ouverte par la publication, dans la collection « Versions françaises », d'un roman inédit, ou plutôt d'une autobiographie, ce qui n'est pas tout à fait la même chose, nous rappellerait Philippe Lejeune. Dans la banlieue verte de Berlin, au cours des années 1930, un garçon rêveur grandit, perdu dans ses livres. Le royaume de son imagination n'a que peu à voir avec l'environnement immédiat ou avec le régime qui se met en place. Pendant que les haut-parleurs exaltent autour de lui la force virile, l'adolescent s'éveille à l'amour et n'écoute que sa fantaisie... Puis on lui colle sur la tête un casque de soldat. Il a 17 ans. Quatre décennies plus tard, un écrivain repart sur les traces de ses vingt premières années. Il s'en est fallu de peu que l'Allemagne nationale-socialiste, en s'écroulant, n'écrase son propre corps sous les décombres. C'est un survivant qui témoigne. Non sans une ironie très maîtrisée et dans un style dépouillé qui n'est pas sans évoquer la fameuse écriture blanche.



Commencée dans l'Allemagne divisée, publiée en 1992 dans l'Allemagne réunifiée, l'autobiographie de Günter de Bruyn (Berlin, 1926-Bad Saarow, 2020) connaît un immense succès au lendemain de la chute du Mur. Elle révèle un auteur majeur chez qui l'humaine fragilité s'affirme, prise entre le double feu du nazisme et du stalinisme, comme une force propre à résister à toutes les épreuves – à commencer par celle du temps. Dans la constellation des témoins de l'Allemagne hitlérienne, de Sebastian Haffner (*Histoire d'un Allemand*, 2003) à Thomas Bernhard (*L'Origine*, 2007), de Marcel Reich-Ranicki (*Ma vie*, 2001) à Hans-Magnus Enzensberger (*Hammerstein ou l'intransigeance*, 2008 ; *Un bouquet d'anecdotes*, 2022), de Bruyn, qui fit toute sa carrière en RDA et fut lauréat de nombreux prix littéraires prestigieux, occupe une place à part. Fluide et élégante, la traduction d'Édouard Michel (A/L 1996) en restitue avec vivacité tout l'esprit. [*Une jeunesse à Berlin. Bilan d'étape. 1926-1950* – 27 € – 14 × 22 cm – 480 pages]



À quoi servent les ornements en art ? La dispute de l'ornement que nous ont rendue familière les travaux de l'historien de l'art Aloïs Riegl et le célèbre pamphlet d'Adolf Loos (*Ornement et crime*, 1908), tout comme les prises de positions des artistes du modernisme et du *minimal art*, s'inscrit dans une histoire longue. Les *Concepts préliminaires à une théorie des ornements* de Karl Philip Moritz, publiés en 1793, en constituent une étape décisive. Auteur incontournable des Lumières allemandes, Moritz choisit l'enquête empirique et la description pour construire une théorie des ornements grâce à l'étude des motifs et la connaissance des productions qu'un long voyage en Italie et l'observation des demeures berlinoises lui ont procurées. Il fait des ornements une pièce indispensable de l'esthétique telle qu'elle se conçoit à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. À l'opposé de l'allégorie, les ornements sont des formes libres qui n'imitent rien, qui n'ont pas de signification. Ils renvoient, dans le cadre d'une définition du beau, à la dimension anthropologique du besoin d'art et contribuent à la promotion de l'imagination. Conçu dans le contexte de l'Académie des arts de Berlin, ce texte a un rôle éducatif ; il remplit aussi une fonction politique, à l'heure d'une industrialisation croissante des arts appliqués autour de 1800. Nous en avons publié une première édition française il y a quinze ans dans la collection « Æsthetica » de Danièle Cohn, auteure d'une préface importante pour cette nouvelle édition en « Versions françaises », intégralement revue, augmentée de 50 illustrations et mise à jour du point de vue scientifique et bibliographique par la traductrice, Clara Pacquet, spécialiste de K. Ph. Moritz, qui enseigne l'histoire et la théorie de l'art à l'École supérieure d'art Pays basque. [*Sur l'ornement* – 22 € – 14 × 18 cm – 280 pages]





Après 25 titres publiés depuis 2003, la collection « *Æsthetica* » fondée par Danièle Cohn (1969 L, professeur émérite d'esthétique à Paris-I) s'enrichit de l'un de ses volumes les plus originaux. Les écrits sur l'avant-garde de Cesare Brandi (Sienne, 1906-1988) étaient restés jusqu'à ce jour inédits en français. Fondateur, avec Giulio Carlo Argan, en 1939, de l'Istituto centrale per il restauro, centre de restauration des œuvres d'art parmi les plus réputés au monde, Brandi est un historien et philosophe de l'art, surtout connu en France pour sa *Théorie de la restauration* parue à Rome en 1963. Ses réflexions sur l'avant-garde ont pu paraître polémiques en leur temps. Elles sont devenues, à les lire plus d'un demi-siècle après leur publication, une prophétie réalisée. La peinture figurative a fait son retour, le débat sur abstraction-figuration est obsolète, l'attention aux techniques, aux matériaux est au cœur des pratiques artistiques. Il y a eu des avant-gardes, elles sont un moment dans les histoires des arts, car il n'y a décidément pas de fin de l'art. Les artistes le montrent dans leurs œuvres. Cesare Brandi fait partie de ceux qui l'avaient espéré et compris. [*En finir avec les avant-gardes* – introduction de Paolo d'Angelo, édition française de Laurent Vallance (A/L 1987) – 18 € – 19 × 20 cm – 200 pages]



**N**ous rendrons compte ensuite de quatre livres de sciences sociales et philosophie des sciences, respectivement parus dans les collections « Rue d'Ulm/ Essai », « Sciences durables », « Sciences sociales » et « Les rencontres de Normale sup' ».

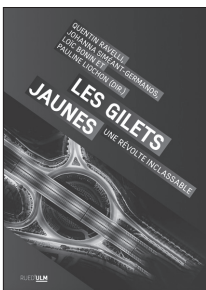
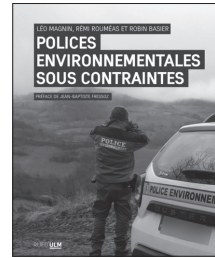
L'encyclopédie libre Wikipédia a révolutionné à bas bruit l'accès à l'information pour des milliards d'individus sur la planète. Mais qui sait comment elle fonctionne ? qui édite le site ? et selon quels principes ? Quand – et pourquoi – peut-on avoir confiance dans les informations qu'elle fournit ? Au-delà, de quoi l'encyclopédie que « tout le monde peut éditer » est-elle réellement le nom ? Car Wikipédia ne représente qu'une déclinaison particulière d'un modèle d'organisation né avec Internet : la « production participative ». Jérôme Hergueux (CNRS, affilié au Center for Law and Economics de l'ETH Zurich et associé au Berkman Klein Center for Internet & Society de Harvard) invite le lecteur à découvrir ce nouveau modèle, horizontal et non marchand. Il retrace l'histoire de son émergence à partir de celle de ses acteurs, décrit la manière singulière dont Wikipédia est née et examine les raisons de son succès. Il interroge les défis contemporains qu'elle doit affronter : biais de genre, de race et de classe sociale, problèmes d'inclusion ou de capture politique... À l'heure de la manipulation de masse sur Internet,





des réseaux sociaux alimentant haine d'autrui et polarisation politique, que nous dit le « modèle Wikipédia » de l'avenir de nos pratiques pédagogiques, de l'éducation citoyenne à l'esprit critique, de notre écosystème médiatique et informationnel, du rôle stratégique de l'État et du fonctionnement de nos institutions démocratiques ? [*Wikipédia, ou Imaginez un monde* – 15 € – 15 × 21 cm – 160 pages]

À en croire une formule répandue, « l'écologie a gagné la bataille des idées ». Aggravation des canicules et des sécheresses, multiplication des incendies dévastateurs, disparition massive d'espèces et de milieux : l'effondrement de la biodiversité et le réchauffement climatique sont notoires. Mais les études disponibles témoignent d'un écart considérable entre le droit et les faits : la mise en œuvre des politiques environnementales est difficile. Or, la proclamation des droits de la nature n'aura aucun effet si on ne veille pas à leur application. En étudiant d'un point de vue sociologique la police de l'environnement, acteur institutionnel crucial et pourtant méconnu, les trois auteurs approfondissent ce constat. Quelle est l'histoire plurielle de cette police ? Quels sont ses moyens d'action ? À quelles résistances se heurte-t-elle ? Et en quoi consiste le travail concret des policiers ? Loin de dénoncer une prétendue « écologie punitive », ce livre montre que les polices environnementales sont caractérisées par les contraintes qui les empêchent d'agir plus que par la force contraignante qu'elles peuvent réellement exercer. L'écologisation de nos sociétés demeure un processus hautement contingent... Un sujet en pleine actualité, à l'heure de la révolte des agriculteurs et de la mise en cause de l'OFB par le gouvernement désireux de les apaiser. Auteurs : Léo Magnin (CNRS, membre du laboratoire interdisciplinaire Sciences, innovations, sociétés) ; Rémi Rouméas (université de Bordeaux) ; Robin Basier (ancien élève ENS-Lyon et agrégé de philosophie). Préface de Jean-Baptiste Fressoz. [*Polices environnementales sous contraintes* – 12 € – 14 × 18 cm – 92 pages]

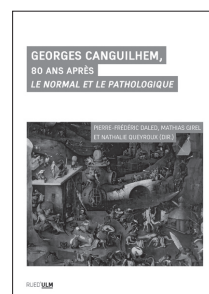


Déclenchée par une hausse du prix du carburant, la révolte des Gilets jaunes est rapidement devenue un vaste mouvement d'opposition radicale à l'État, nourri de nombreuses revendications contre les injustices sociales et économiques. Dès le 17 novembre 2018, elle se fait connaître par des moyens d'action inhabituels : occupation de milliers de ronds-points, construction de cabanes, manifestations-émeutes sans drapeaux ni cortèges. Pour dépasser l'étonnement face à un mouvement inclassable, ce livre collectif de 21 contributeurs propose, à partir d'études de cas concrets, une analyse critique de ses ambivalences, qui ont tantôt limité, tantôt amplifié l'insurrection. Aux ambivalences vis-à-vis des syndicats



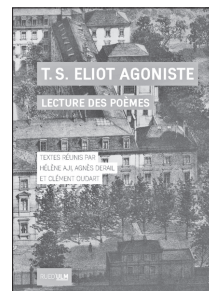
répondent les liens versatiles avec l'extrême droite organisée. Aux réactions contradictoires de la sphère médiatique répondent des appropriations politiques et une répression policière et judiciaire exceptionnelles. Les auteurs donnent ainsi à comprendre de façon limpide les formes contemporaines de la contestation, sous la direction de Quentin Ravelli (CNRS-Centre Maurice Halbwachs), Johanna Siméant-Germanos (directrice du département de Sciences sociales ENS-PSL, Médaille d'argent du CNRS), Pauline Liochon (IRISSO-Paris Dauphine) et Loïc Bonin (Interlogement 93). [*Les Gilets jaunes. Une révolte inclassable* – 22 € – 15 × 21 cm – 432 pages]

En 1943, au terme d'études de médecine entamées en 1936, l'agrégé de philosophie Georges Canguilhem (1904-1995) soutient une thèse de doctorat en médecine intitulée *Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique*. Éclairant de manière magistrale l'histoire du concept de norme, distinguant anomalie et anormalité dans le fonctionnement organique, soutenant que la « maladie » doit être rapportée à la mesure du sujet individuel que constitue le patient évaluant son propre état, cette thèse demeure le plus célèbre de ses ouvrages. Mais qui a contribué à cette célébrité ? Quelle est l'histoire de la réception de l'*Essai* ? Qu'est-ce qui en a fait une référence majeure, y compris dans le domaine de la psychiatrie ou de la psychanalyse ? Et, plus de quatre-vingts ans après, quelles hypothèses et quels concepts de ce livre décisif ont gardé toute leur pertinence sur le plan philosophique, biologique ou médical ? Sous la direction de Pierre F. Daled (Université libre de Bruxelles), Mathias Girel (B/L 1993, directeur du Caphés, CNRS-ENS) et Nathalie Queyroux (responsable du Centre documentaire du Caphés), ce livre s'efforce de répondre précisément à ces interrogations. [*Georges Canguilhem, 80 ans après Le Normal et le Pathologique* – 16 € – 15 × 21 cm – 216 pages]



Dans la série des « Actes de la recherche à l'ENS », nativement numérique avec impressions à la demande, est disponible en ligne un volume spécialement précieux pour les agrégatifs d'anglais des sessions 2024 et 2025.

Américain puis britannique, protestant puis anglican, moderniste puis classique, T. S. Eliot parcourt au fil de sa vie plusieurs trajectoires de transition, voire de conversion, qui font de lui un poète pivot, représentant d'un cosmopolitisme masculin et blanc qui a très fortement façonné le canon poétique anglo-saxon du xx<sup>e</sup> siècle. Il produit une critique subversive de la civilisation et de la modernité telles qu'elles se manifestent dans les premières années du siècle, déplorant une

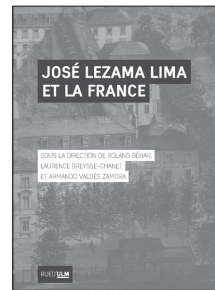




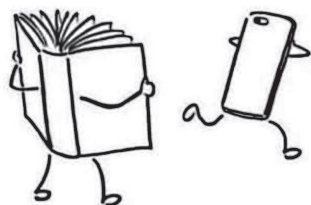


décadence sociale et morale généralisée, précipitée, selon lui, par l'ère industrielle, la guerre et leurs innovations technologiques mortelles et amORAles. L'utilisation elliptique et souvent cryptique des citations et de l'intertextualité, défiant les limites du langage, l'ironie corrosive de ses observations des mœurs contemporaines et la quête incessante d'une transcendance individuelle et collective, la mise en question de l'expression poétique même – telles sont les armes d'un combat poétique titanesque. Seul remède à cette condition humaine dégradée, la redéfinition du génie poétique, attribut d'un nombre réduit d'élus, ouvrirait la voie hypothétique d'une rédemption finale. [*T. S. Eliot agoniste* – textes édités par Hélène Aji (A/L 1990, département Littératures de l'ENS-PSL), Agnès Derail et Clément Oudart (Sorbonne Université) – 12 € – 15 × 21 cm – 180 pages]

Autre nouveauté enfin dans la même collection, un livre qui rend hommage au Cubain José Lizama Lima (1910-1976), lequel n'a presque jamais quitté son île natale et mais dont le lien avec la France fut à la fois fort et singulier. Un hommage paradoxal, à l'image de ces paradoxes qu'aimait le « voyageur immobile », en un lieu qu'aurait pu désigner le *azar concurrente* : l'École normale supérieure. C'est là que se sont tenus les travaux préliminaires à ce volume dirigé par Roland Béhar (A/L 2000, département Littératures de l'ENS-PSL), Laurence Braysse-Chanet (A/L 1982, Sorbonne Université) et Armando Valdés Zamora (Université Paris-Est Créteil) – tout près de l'hôtel de la rue Gay-Lussac où aurait logé Oppiano Licario, personnage romanesque auquel son périple fait parcourir une « Île de France » confondue à plaisir avec l'île de la Cité. Lezama Lima est le poète d'une île, Cuba, dont il a su faire naître le mythe d'une universelle insularité, et la France l'a admiré – ses romans ont été traduits, ses poèmes le sont moins. Le lecteur désireux de découvrir ou de redécouvrir Lezama Lima peut trouver ici huit études critiques suivies de deux lettres inédites du poète, à R. Altmann (1973) et à G. Llinás (1975), accompagnées de la reproduction intégrale des xylographies de Llinás pour les *Poemas* de Lezama édités par Altmann (Paris, 1972). L'ensemble est prolongé par la traduction de vingt brefs essais de Lezama Lima, inédits en français, qui témoignent de sa passion singulière pour la langue de Rimbaud, de Mallarmé et de Valéry, mais aussi de Montaigne, de Pascal, de Bossuet, de Claudel, de Saint-John Perse ou encore d'Éluard – et pour les peintres Matisse et Balthus. [*José Lezama Lima et la France* – 16 € – 15 × 21 cm – 256 pages]







*Pour tous renseignements :*

Éditions Rue d'Ulm (Presses de l'ENS-PSL) – 45 rue d'Ulm – 75005 Paris

Téléphone : 01 44 32 36 80 / 36 83 (éditions)

Vente sur place tous les jours de 9 h à 11 h 30 et de 13 h à 16 h, escalier de la direction, 2<sup>e</sup> étage droite (comptoir de vente : 01 44 32 36 85)

Courriel : [ulm-editions@ens.psl.eu](mailto:ulm-editions@ens.psl.eu) – Envoi du catalogue papier sur demande [www.presses.ens.fr](http://www.presses.ens.fr) (recherches dans le catalogue numérique / achats en ligne / inscription à la lettre d'information mensuelle)

**Remise accordée aux élèves, archicubes, amis, personnels de l'ENS-PSL : 5 % sur les nouveautés et 30 % sur le fonds**

Relations presse : L. Debertrand – courriel : [laurence.debertrand@ens.psl.eu](mailto:laurence.debertrand@ens.psl.eu) – tél. : 04 44 32 36 89

Diffusion et distribution en librairie : Les Belles Lettres (BLDD)

Diffusion et distribution numérique : Numilog, Cyberlibris, OpenEdition, Numérique Premium, Cairn, JSTOR.

